

Hélène Grémillon
La garçonnière

roman

Flammariion
rentrée littéraire

par l'auteur du
Confident

Extrait de la publication



La garçonnière

*Hélène
Grémillon*



Ce roman est inspiré d'une histoire vraie. Les événements se déroulent en Argentine, à Buenos Aires. Nous sommes en août 1987, c'est l'hiver. Les saisons ne sont pas les mêmes partout. Les êtres humains, si.

Hélène Grémillon a publié en 2010 son premier roman Le confident, qui a été traduit en vingt-sept langues.

Flammarion

La garçonnière

Du même auteur

Le Confident, Plon, 2010 ; Folio, 2012.

Hélène Grémillon

La garçonnière

Flammarion

© Flammarion, 2013.
ISBN : 978-2-0813-1666-9

à Julien, à Léonard

« Qu'est-ce que cela peut faire qu'un cri soit faible ou fort ? Ce qu'il faut, c'est qu'il s'arrête. Pendant des années, j'ai cru que les cris allaient s'arrêter. Maintenant je ne le crois plus. Il m'aurait fallu d'autres amours, peut-être. Mais l'amour, cela ne se commande pas. »

Samuel Beckett, *Premier amour*

Ce roman est inspiré d'une histoire vraie. Les événements se déroulent en Argentine, à Buenos Aires. Nous sommes en août 1987, c'est l'hiver. Les saisons ne sont pas les mêmes partout. Les êtres humains, si.

Lisandra était entrée dans la pièce les yeux rougis, gonflés d'avoir trop pleuré, titubante de chagrin, les seuls mots qu'elle avait prononcés étaient : « il ne m'aime plus », elle les avait répétés inlassablement, comme si son cerveau s'était arrêté, comme si sa bouche ne pouvait plus rien proférer d'autre, « il ne m'aime plus », « Lisandra je ne t'aime plus », avait-elle soudain articulé comme si ses mots à lui sortaient de sa bouche à elle, apprenant ainsi son prénom, j'en profitai pour m'immiscer dans sa tétanie,

— *Lisandra. Qui ne vous aime plus ?*

C'est la première phrase que je lui aie dite, parce que « cessez de pleurer », « racontez-moi » n'étaient pas des injonctions qu'elle aurait pu entendre, elle s'était arrêtée net, comme si elle me découvrait à l'instant, elle n'avait pas bougé pour autant, elle était restée le dos voûté par le chagrin, la tête rentrée dans les épaules, ses mains glissées, coincées entre ses jambes croisées, mais comme ma phrase avait fait son effet, je me risquai à la répéter de nouveau, plus doucement, en la regardant dans les yeux, ses yeux qui, cette fois, me regardaient,

— *Qui ne vous aime plus ?*

J'avais craint que ces mots ne provoquent l'effet inverse et qu'ils ne la replongent dans sa torpeur de larmes, mais il n'en fut rien, Lisandra a hoché la tête et a murmuré « Ignacio », « Ignacio ne m'aime plus », elle s'était arrêtée de pleurer, elle ne s'était pas excusée, habituellement tout le monde s'excuse après avoir pleuré, ou bien en pleurant, un reste d'orgueil malgré le chagrin, mais elle n'en avait pas ou elle n'en avait plus, désormais un peu plus calme dans son pull bleu, elle me parla de lui, de cet homme qui ne l'aimait plus, voilà comment j'ai rencontré Lisandra, c'était il y a sept ans.

Lisandra était belle, étrangement belle, et cela ne tenait ni à la couleur de ses yeux, ni à celle de ses cheveux, ni à sa peau, elle avait la beauté enfantine, non dans ses formes qui étaient si féminines, mais dans son regard, dans ses gestes, dans ses moues traquées par la douleur, dans cette femme je l'ai su tout de suite, l'enfant n'était pas mort, j'étais stupéfait par sa manière d'aimer, au-delà de l'amour qu'elle portait à cet homme, c'était une amoureuse, elle aimait l'amour, je l'écoutais, il paraissait si merveilleux l'homme qu'elle aimait tant,

— *Arrêtez de me parler de lui, Lisandra, parlez-moi de vous.*

Je savais que cette phrase pouvait la brusquer, j'avais hésité, mais je n'avais pas pu me retenir, stupide, déjà jaloux, je ne supportais plus de l'entendre me parler de cet homme, elle me répondit qu'elle n'avait rien à me dire sur elle et avant que j'aie pu trouver une phrase intermédiaire, minimiser le mal que je venais

de faire, elle s'était levée, m'avait demandé les toilettes et n'était pas revenue, ni ce jour, ni les jours suivants.

Tous les soirs, je prends une demi-heure de pause, une demi-heure de solitude pour me sortir de ce tunnel d'insatisfaction, de frustration ou de désespoir dans lequel m'a plongé tout ce que j'ai pu entendre dans la journée, pardon de vous dire cela, je ne devrais pas, mais au point où nous en sommes, vous avez droit aux coulisses, je me sers un verre de cognac et j'attends de ressentir un très léger engourdissement qui, paradoxalement, me recolle à ma réalité, celle de ma vie, je fais ça depuis toujours, mais ce jour-là, cette demi-heure a duré toute la soirée, je ne cessais de penser à elle, Lisandra, à ses yeux effrayés par la réalité de cette rupture, j'ai souvent vu des personnes dévastées par un chagrin d'amour, mais jamais je n'ai ressenti la souffrance à ce point chez aucune d'entre elles, et ce n'était pas un désespoir romanesque, de posture ou d'habitude, mais un désespoir constitutif de cette personnalité-là, organique et viscéral, il est des âmes qui ne ressentiront jamais le désespoir à ce point, ces sentiments dont nous partageons tous le nom, que nous pouvons tous expérimenter, ressentir, ont des degrés propres à chacun, à les vouloir universels, on l'oublie trop souvent, mais mon métier me le rappelle tous les jours : souffrir ne veut pas dire la même chose pour tout le monde.

Lisandra, j'essayais de lui donner un âge, vingt-cinq ans peut-être, les cheveux bruns et la peau rose, mate, ses yeux ? je n'avais même pas remarqué leur couleur tant la seule chose que j'y avais vue était la souffrance, rougis tout autour, elle n'avait pas fait un geste vers la boîte de mouchoirs posée entre nous, s'essuyant nerveusement

les yeux, le nez, avec le revers de son pull, bleu, lui je me souvenais de sa couleur, l'idée que je ne la reverrais peut-être jamais me fit me resservir un deuxième cognac, puis un troisième, alors je suis sorti pour me changer les idées, cela ne me les changea pas, il suffit d'un millième de seconde à une obsession pour vous terrasser, le temps n'a rien à voir dans l'affaire, je descendais la rue sachant pertinemment que je ne savais pas où j'allais, sans le comprendre, je venais de me mettre à sa recherche...

On frappe à la porte. Eva Maria est assise à son bureau. Elle n'entend pas. Elle est plongée dans ses pensées.

... Lisandra, j'étais bouleversé par sa disparition brutale, je n'en dormais plus, me maudissant de l'avoir fait fuir, ça ne m'est jamais arrivé et pourtant, Dieu sait le nombre d'individus que j'ai vu défiler dans mon cabinet, personne ne m'a jamais faussé compagnie de la sorte, bien sûr il m'est déjà arrivé que les patients ne reviennent pas à leur second rendez-vous, mais disparaître de cette manière, pendant une séance, jamais, sa résistance avait été immédiate, je cherchais dans les quelques instants passés avec elle un indice qui me permettrait de la retrouver, son prénom, son pull bleu, je n'irais pas loin avec ça, je ne savais rien d'elle, je descendais mentalement le long de l'image qu'elle m'avait laissée d'elle, précise, comme découpée par un minutieux scalpel,

Lisandra, assise de guingois sur le canapé, la manche de son pull bleu séchant un œil puis l'autre, aidé par le travail de ma mémoire sélective et obsédée, je découvrais des éléments que je n'avais pas saisis sur le moment, suspendu à son visage et à ses mots, elle portait un pantalon en tissu léger, une sorte de coton noir, et, comment avais-je pu ne pas le remarquer sur le moment ?, de belles chaussures, noires également, étonnamment élé-

gantes par rapport au reste de sa tenue, des chaussures à talons avec une bride et, sous ses pieds, des traces blanches sur la moquette, je devais en avoir le cœur net, j'hésitai à me réjouir trop vite, mais je n'hésitai pas à faire le tour des salles de tango et milongas autour de chez moi, elle devait en sortir, et cela ne devait pas être loin, sinon le talc aurait eu le temps de se volatiliser complètement, elle avait donc encore le courage de danser malgré son chagrin, cela me rassura, mais ce qui me rassura surtout, c'est que je tenais désormais une piste pour la retrouver.

Ne me regardez pas comme cela, je vois très bien à quoi vous pensez, si si, dans vos yeux, ne dites pas le contraire, une certaine forme de reproche, je vous connais, mais que les choses soient claires, si la résistance de Lisandra avait été immédiate, j'avais tout fait pour, et quand je veux me rassurer, me dire que j'ai toujours été dans le vrai – parce qu'on en a parfois besoin, de cette certitude d'avoir toujours été dans le vrai, même si cela ne dure que quelques instants – eh bien, dans ces moments-là, j'aime à me dire que si je l'ai brusquée le jour de notre rencontre, c'était inconsciemment pour la chasser, et pour nous éviter ainsi de nous lancer dans un protocole qui nous aurait alors interdit toute autre forme d'intimité, pour les raisons éthiques que vous connaissez, donc, que les choses soient claires, quand je suis parti à la recherche de Lisandra, je cherchais une femme, pas une patiente, j'insiste là-dessus, et je ne me suis jamais senti coupable d'aucune trahison envers mon métier, j'avais trouvé Lisandra éplorée devant la porte de mon cabinet, elle avait vu ma plaque en passant dans la rue, pas de prise de rendez-vous, pas de séance complète,

pas d'argent reçu, mais le plus foudroyant moment de ma vie, vous ne croyez pas à la reconnaissance immédiate entre deux individus ?, c'est drôle, j'aurais parié que si.

Lisandra, je me demandais à quoi elle ressemblerait en danseuse, ses longs cheveux lisses et bruns en chignon relevés, est-ce que je la reconnaîtrais de dos ? non, je ne la reconnaîtrais pas, je ne l'avais pas encore acquise cette familiarité qui permet de reconnaître quelqu'un de dos, alors j'attendais que les silhouettes dansantes se retournent, ou me laissent entrevoir leur profil et je la demandais : « Connaissez-vous une certaine Lisandra ? » « Lisandra est-elle là ? » « Lisandra danse-t-elle ici ? », j'aurais pu ne pas la reconnaître, la jeune femme qui m'avait fait face trois jours auparavant, le visage rentré dans les épaules, avait disparu derrière ce corps campé, cambré, libre de ses mouvements, autoritaire et surtout si affranchi, ce n'était plus la même jeune femme qui évoluait devant moi, elle avait ce beau cou de danseuse, toute sa méfiance, tous ses airs hésitants avaient disparu, et même son chagrin, elle était si sûre d'elle quand elle dansait, l'extrême liberté qu'elle dégageait me frappa comparée à l'assujettissement amoureux dont elle m'avait offert le portrait brutal, cette servitude, dans laquelle je l'avais vue se débattre quelques jours auparavant, elle ne dansait pas pour les autres, elle ne dansait que pour elle, elle était l'« âme du tango », je sais c'est mièvre mais c'est ce que j'ai pensé de Lisandra à l'instant où elle m'a fait face,

— *Qu'est-ce que vous faites là ?*

Lisandra a toujours cru que c'était « le hasard » qui nous avait fait nous revoir et elle trouvait cela si

« signifiant » que je ne l'ai jamais détrompée, elle aurait trouvé ça moins « merveilleux » si elle avait su que c'était le résultat de tout mon zèle déployé, elle était comme ça Lisandra, elle préférait la surréalité à la réalité, et chaque fois qu'elle s'émerveillait de nos retrouvailles, je la laissais dire, elle ne remettait jamais en cause ce que le hasard lui offrait, le hasard comme guide, comme garant, triste emblème de ceux qui n'ont pas confiance en eux, nous avons dîné ensemble puis nous nous sommes revus et puis nous avons décidé de ne plus nous quitter, et très vite, le 8 décembre 1980, nous nous sommes mariés, j'aimais cette femme, jamais je n'aurais pensé qu'on puisse lui faire du mal, elle n'était pas faite pour le sordide, pour le tragique peut-être, mais pas pour le sordide, elle était si fragile, Lisandra, je n'aurais jamais pensé parler d'elle au passé...

On frappe de nouveau à la porte. Eva Maria ne réagit pas. La porte s'ouvre. Estéban se tient sur le seuil de la pièce.

— Pardon de te déranger maman, tu viens dîner ?

Eva Maria ne se retourne pas.

— Je n'ai pas faim.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Rien. Je travaille.

— Tu rapportes du travail à la maison maintenant ?

Eva Maria ne répond pas. Estéban se fige.

— Bon ben, je dîne alors ?

— C'est ça, dîne.

Estéban se passe la main dans les cheveux, sur le côté d'abord, puis derrière. Il sort de la pièce. Il ferme la porte derrière lui. Eva Maria boit une gorgée de vin.

... La porte de l'appartement était ouverte quand je suis rentré, un affreux courant d'air m'a saisi à la gorge, la musique me parvenait très forte du salon, le désordre y régnait comme s'il y avait eu une bagarre, les fauteuils étaient à terre, la lampe était tombée, il faisait si froid, la fenêtre était grande ouverte, j'ai tout de suite su qu'il s'était passé quelque chose, Lisandra était si frileuse, même les nuits de chaleur terrible elle dormait toujours avec le drap sur elle, elle disait que seul le poids du tissu lui permettait de s'endormir et mon corps également, serré contre elle, le contact de l'air, le souffle de l'air même quand il ne soufflait pas lui était insupportable, j'ai fermé la fenêtre et je l'ai cherchée partout, j'ai couru dans la cuisine, dans la chambre, dans la salle de bain, et ce n'est qu'à ce moment-là, quand j'ai vu qu'elle n'était nulle part, que je suis revenu sur mes pas et que j'ai compris, que j'ai eu peur de comprendre, j'ai enjambé le vase à terre fracassé, l'eau du vase répandue, à cet instant j'ai entendu un cri strident dans la rue, et j'ai rouvert la fenêtre, je n'osais pas me pencher, Lisandra, son corps gisait en bas, elle était là, allongée sur le sol, sur le dos, la tête sur le côté, je ne pouvais pas voir si elle

respirait encore, deux jeunes amoureux étaient penchés sur elle, ils se tenaient par la main, je leur hurlai de ne pas la toucher, de ne pas la bouger, et j'ai couru dans l'escalier, les deux jeunes amoureux avaient reculé, ils ne se tenaient plus par la main, l'avaient-ils touchée ? son front était glacé, un filet de sang coulait de sa bouche, ses yeux étaient ouverts, gonflés, Lisandra, je ne l'ai pas tuée, je n'aurais jamais pu la tuer, il faut me croire Eva Maria.

Eva Maria se rencogne dans sa chaise. Elle se sert un autre verre de vin. Vittorio lui avait tout raconté. Dans les moindres détails. Il n'avait pas eu le temps de réagir, la police était arrivée très vite, quelqu'un avait dû donner l'alerte, un voisin sûrement, toutes les lumières de l'immeuble étaient allumées, il était remonté dans l'appartement avec les policiers qui lui avaient demandé de les accompagner au poste pendant que ceux restés sur place bouclaient la scène et entamaient les premières recherches, ils voulaient prendre sa déposition, « il fallait faire vite car c'était souvent la rapidité dans une enquête qui permettait de retrouver les meurtriers, ce ne serait pas long », c'est ce qu'on lui avait dit, il aurait dû avoir la présence d'esprit de demander un avocat, mais on ne passe pas comme ça du choc de l'effroi à l'extrême vigilance, pas lui en tout cas, et puis il n'avait rien à se reprocher, alors il était à mille lieues d'imaginer ce qui l'attendait, au poste on lui avait pris ses papiers d'identité et on l'avait emmené dans une petite pièce pour prendre sa déposition, et puis on l'avait fait attendre dans une autre pièce, plus petite encore,

pour qu'il signe le document avant de partir, on lui avait apporté un café pour le faire patienter, il avait eu le temps d'en boire trois, il était épuisé, la lumière forte et blanche de la pièce l'étourdissait, la pendule était arrêtée, il n'avait aucune idée de l'heure et tellement mal à la tête, il lui semblait bien que ça durait longtemps, mais comme il n'était pas habitué, et puis il n'arrivait pas à penser alors il n'essayait pas, enfin ils étaient revenus, mais plus nombreux, ils avaient encore quelques questions à lui poser. C'est là que tout a vraiment mal tourné.

- Où avez-vous passé la soirée, docteur Puig ?
- Au cinéma, je vous l'ai déjà dit.
- Seul ?
- Mais je vous l'ai déjà dit. Je ne comprends pas. À quoi rime ce nouvel interrogatoire ?
- Docteur Puig, ici, c'est nous qui posons les questions, on n'est pas dans votre bureau, ça, vous le comprenez ? Bien, donc résumons : votre femme n'a pas envie d'aller au cinéma et quand vous rentrez, elle est morte, c'est bien ça ?
- Oui, la porte de l'appartement n'était pas fermée, il y avait des traces de bagarre dans le salon, la fenêtre était...
- Oui, oui, tout ça on sait, tout ça, vous nous l'avez déjà dit.
- Mais je vous ai déjà tout dit.
- Non, vous ne nous avez pas dit si le film était bien.
- Si le film était bien ? Vous vous foutez de moi ? Ma femme vient de se faire tuer et vous voulez que je vous parle d'un film ?

— Ne le prenez pas comme ça, c'était juste pour savoir, nous aussi on aime bien aller au cinéma, elle était pas mal la nana d'la caisse, hein ? une belle grosse bouche, moi, une bouche de Nègresse plantée sur une tête de Blanche, ça me donne toujours des idées, j'y peux rien, vous appelez ça un « fantasme » je crois.

— J'en ai rien à foutre de vos fantasmes.

— Vous avez tort de vous en foutre, parce qu'elle est importante pour vous cette belle grosse bouche, déterminante même. En plus de sûrement faire des miracles au pieu – désolé, j'peux pas m'empêcher d'y penser – eh bien elle parle, cette belle grosse bouche, et ce qu'elle dit de vous, eh bien ça nous embête.

— Qu'est-ce qu'elle dit de moi ?

— C'était mon moment préféré de la soirée, cette bouche qui s'animait, y a des bouches qui sont belles quand elles parlent, d'autres quand elles se taisent, eh bien celle-là c'est pas difficile, elle est belle dans toutes les positions.

— Qu'est-ce qu'elle dit de moi ?

— Qu'elle ne vous a pas vu ce soir. Et ça tombe mal, elle n'est pas la seule, l'ouvreuse non plus ne vous a pas vu, mais elle, autant vous le dire, bouche sans intérêt.

— Cette photo date d'au moins dix ans, on me reconnaît à peine, elles ne peuvent pas juger sur ce bout de papier, c'est ridicule.

— Vous avez raison, on serait, comment vous dites ?, ah oui, « ridicules », de nous arrêter à cette photo d'identité – en plus, c'est vrai que vous avez pris un petit coup de vieux –, mais rassurez-vous,

nous aussi notre métier on le fait bien, vous voyez le miroir là-bas ? eh bien, elles ont eu tout le temps de vous regarder, sous toutes les coutures même, et elles confirment : ni l'une ni l'autre ne se souvient de vous avoir vu ce soir.

— Elles ne se souviennent pas de m'avoir vu, mais est-ce qu'elles se souviennent de ne pas m'avoir vu ? Vous leur avez demandé ? Ce n'est pas pareil, ne pas se souvenir d'avoir vu quelqu'un, et se souvenir de ne pas avoir vu quelqu'un.

— Épargnez-nous la double formulation, docteur Puig, nous ne sommes pas vos patients, une seule fois suffit pour qu'on comprenne les choses, mais c'est vrai que nous ne leur avons pas posé la question sous cet angle-là, nous n'avons pas votre sens aigu des questions, de la nuance, vous auriez beaucoup à nous apprendre, mais parfois vous savez les choses sont plus simples que ça.

— Plus simples que quoi ? Dites ce que vous avez à dire, arrêtez avec vos sous-entendus.

— Nous ne faisons pas de sous-entendus.

— Alors donnez-moi ma déposition que je la signe, et laissez-moi rentrer chez moi, je suis épuisé.

— Ça va être difficile.

— Comment ça, « ça va être difficile » ? Parce que deux femmes qui passent leur soirée à voir défiler une forêt de visages ne se souviennent pas de moi ?

— Non, pas pour ça.

— Pourquoi alors ?

— Parce que ces deux femmes sont deux *hommes*, docteur Puig, et que nous sommes très étonnés que vous ne nous l'avez pas fait remarquer, vous n'avez

pourtant pas été, dans votre cas, soumis « au défilé d'une forêt de visages ».

— Depuis le début, vous me parlez de femmes, je n'ai fait que reprendre ce que vous disiez...

— Alors si depuis le début, nous vous disions que vous avez tué votre femme, vous nous diriez que vous avez tué votre femme ?

— Je ne me souviens plus de qui m'a vendu mon ticket, ni de qui me l'a déchiré, une femme ? un homme ? je n'en sais rien, moi, je ne me souviens plus...

— Il semblerait que les souvenirs de tout le monde soient très endommagés ce soir. Mais il nous faut bien commencer notre enquête d'une manière ou d'une autre, et à l'heure où nous parlons, les souvenirs des uns et les souvenirs des autres sont les seuls éléments concrets dont nous disposons. C'est comme vous, il vous faut bien commencer une psychanalyse quelque part, quelques souvenirs, même approximatifs, vous suffisent, et encore, vous, les témoignages vous ne les vérifiez même pas, vous n'avez toujours qu'un seul son de cloche, et vos coupables, c'est pas compliqué, ce sont toujours les mêmes : les parents, le père et la mère, mais rassurez-vous, nous, seul le souci de vérité nous anime, c'est pour cela que nous n'allons pas nous arrêter là. Et si ces quelques souvenirs ne parlent malheureusement pas en votre faveur, nous ne doutons pas un seul instant que la suite de l'enquête vous disculpe, ne vous inquiétez pas, ce n'est sûrement qu'une histoire d'heures, demain soir vous dormirez dans votre lit.

— Il est hors de question que je reste ici une seconde de plus, je rentre chez moi.

— Calmez-vous, docteur Puig. Il ne faut pas s'agiter comme ça. Pas dans un commissariat.

— Mais qu'est-ce que vous faites ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Retirez-moi ces menottes.

— Ça ne veut rien dire du tout, vous vous énervez, on vous met des menottes, c'est normal. Tout ne veut pas toujours dire quelque chose dans la vie.

— Vous outrepassiez votre pouvoir.

— Nous n'outrepassons rien du tout, tout suspect peut être placé en garde à vue, c'est la loi. Et disons que pour l'heure, malheureusement, vous êtes suspect.

— Vous faites une grossière erreur. Je veux un avocat. J'exige un avocat.

— Encore une fois, calmez-vous. Par contre, c'est très bien d'exiger la seule chose à laquelle vous avez dorénavant droit, vous voyez, ce n'est pas si difficile de se mettre d'accord. Mais d'abord, on va laisser passer la nuit, il paraît qu'elle porte conseil. Ah oui ! j'allais oublier, vous faites quelle taille ?

— Quelle taille de quoi ?

— Quelle taille de veste.

— Mais pourquoi vous me posez cette question ?

— Encore une fois, ici, c'est nous qui posons les questions, il va falloir vous y faire. Quelle taille de veste faites-vous ?

— 52.

— C'est bien ce que je pensais. Allez, passez une bonne nuit. Et peut-être que demain matin vous vous souviendrez de quelque chose, on sait jamais avec les rêves, il paraît que vous les analysez.

Eva Maria allume une cigarette. Vittorio lui avait tout raconté. Avec la précision d'un être accoutumé au tumulte des dialogues. Elle l'avait écouté parler pendant près d'une heure. D'habitude, c'était lui qui l'écoutait parler pendant près d'une heure. Eva Maria pense, comme les rôles s'inversent parfois dans le vin. Elle voulait dire dans la vie. Elle entend le son du bandonéon. Estéban a terminé de dîner. Il ne va pas tarder à partir. Eva Maria pose sa cigarette dans l'encoche du cendrier. Elle fouille dans la poche de son pantalon. Elle sort un trousseau de clefs. Trois clefs accrochées à un porte-clefs. Lui-même en forme de clef. Eva Maria regarde ces quatre clefs. Dont une imposture. Elle sourit. Vittorio n'en avait pas cru ses yeux quand il les avait vues de l'autre côté de la table. Du bon côté de la table de ce foutu parloir. C'était trop beau pour être vrai. Mais bon Dieu, comment avait-elle pu récupérer les clefs de chez lui ? Il en avait fait une de ces têtes quand elle lui avait raconté toute l'histoire.

— Bonjour maman. Bien dormi ?

Eva Maria ne répond pas. Abasourdie. Elle murmure.

— Ce n'est pas possible. Il doit y avoir une erreur.

Eva Maria ne peut plus quitter le journal des yeux. Quelques lignes à peine. Estéban se dirige vers le frigo.

— C'était une belle soirée hier... tu sais, tu devrais venir un jour... les gens qui dansent, c'est comme des volcans endormis, sauf qu'ils se sont réveillés... tu n'as qu'à te dire ça...

Eva Maria referme le journal. Brusque. Alors, du jour au lendemain, tout le monde peut se retrouver dans les faits divers. Eva Maria se lève. Elle se dirige vers le couloir. Elle enfle son manteau. Noue son écharpe. Prend son sac à main. Estéban s'approche d'elle.

— Tout va bien maman ?

— Oui, oui...

— Tu rentres à quelle heure ce soir ?

- Cinq heures.
- OK, je serai là.

Estéban se penche vers Eva Maria. Il l'embrasse. Elle est ailleurs. Alors, du jour au lendemain, tout le monde peut se retrouver dans les faits divers. La porte claque. Estéban se passe la main dans les cheveux, sur le côté d'abord, puis derrière. Il écarte le rideau de la fenêtre. Il regarde Eva Maria courir dans la rue, son sac dans une main, le journal dans l'autre. Elle le serre si fort. Les pages sont ratatinées dans son poing. Le bus s'apprête à partir. Eva Maria frappe au carreau. La porte s'ouvre, elle monte. Le bus démarre. Estéban laisse le rideau retomber. Il va s'asseoir à la table. À la place d'Eva Maria. Son visage s'est refermé. Eva Maria sort du bus. Son sac dans une main, le journal dans l'autre. Son étreinte s'est desserrée. Ses cheveux sont flous. La journée est passée. Eva Maria marche vite, elle doit vérifier. Elle longe un petit café. « Le Pichuco ». Le serveur l'appelle. Eva Maria lui fait signe sans s'arrêter. Elle doit vérifier. Elle arrive à la hauteur d'un immeuble. Entre. Monte cinq étages. Sonne à la porte de droite. Vittorio va lui ouvrir. Personne ne répond. Elle sonne de nouveau. Personne. Ce n'est pas possible. Elle tambourine contre le bois en faux lambris. Elle reste un long moment. Debout. Immobile. Devant la porte fermée, qui ne s'ouvre pas. Sa main se resserre autour du journal. Elle redescend les escaliers. Traverse la place. Entre dans le petit café. Le serveur arrive. Il pose un verre de vin sur sa table. Il est très agité.

— T'es pas la seule à te casser le nez. T'es pas au courant ? Elle est morte. Morte, tu te rends compte ? Il l'a tuée. Mais il va pas s'en sortir comme ça, je peux te le dire, il est dans de sales draps, toute la journée tu peux pas savoir le bordel ici, des flics partout... Un psy meurtrier, ça va jaser, je peux te le dire...

Eva Maria pose son verre. Brusque.

— Non, tu ne peux pas me le dire, justement ! ferme-la, Francisco, pour une fois, ferme-la, arrête de parler sans savoir.

— Mais je sais...

— Non, tu ne sais rien.

Eva Maria se lève. Elle jette quelques pièces sur la table. Son ton est tranchant.

— Ce n'est pas parce que tu meurs d'envie de dire à la terre entière que tu as servi à boire à un meurtrier que cet homme est un meurtrier.

Les clients des tables d'à côté se retournent. Eva Maria sort du café. Elle jette le journal dans la poubelle. Elle traverse la place, s'assoit sur un banc. Il fait froid. Eva Maria allume une cigarette. Elle regarde la fenêtre. Elle regarde par terre. Ça doit être à peu près là qu'on a retrouvé le corps. Le trottoir est aussi lisse que si rien ne s'était passé. Il n'y a pas de sang. Rien. Les lieux ne gardent pas la trace des cadavres qui s'y trouvent un jour. Les lieux n'aiment pas les souvenirs. Pas le moindre petit choc sur l'asphalte. Pas la moindre petite déformation du béton. Un homme

qui tombe ne fait jamais bouger la terre. Eva Maria regarde la fenêtre. Elle regarde par terre. Du cinquième étage, c'eût été un miracle que cette fille survive. Son visage a-t-il cogné le premier, ou son corps ? Ses membres étaient-ils disloqués dans une posture qu'on ne peut avoir de son vivant ? Ses cheveux faisaient-ils écran ? Ou étaient-ils du même côté ramassés, laissant apparaître une pâleur qui, à elle seule, la rangeait déjà parmi les morts ? Était-elle défigurée ? Ou était-elle aussi belle morte que vive ? Eva Maria l'avait aperçue plusieurs fois dans leur appartement, silhouette gracile échappant à ses regards comme sûrement aux regards des autres patients. Quel était le pacte ? Les lieux lui appartenaient à elle comme à lui bien sûr, mais sauf quand un patient entrait, sauf quand un patient sortait. Le « secret professionnel », ça s'appelle. Eva Maria pense au journal dans la poubelle, dommage que cela ne vaille pas pour les journalistes, ce « secret professionnel », dommage que n'importe quel homme puisse apparaître à la face du monde à l'état de suspect, seul l'état de coupable devrait avoir le droit de cité dans les journaux. Eva Maria se raidit. Un jeune garçon, un adolescent se tient à quelques mètres d'elle, les yeux rivés au sol. Il lève les yeux vers la fenêtre, une main dans une poche, l'autre le long de son corps. Eva Maria l'observe. Intriguée. Aurait-il eu une autre attitude, peut-être l'aurait-elle soupçonné, mais son regard se résume à ce va-et-vient malheureux entre la fenêtre et le sol. Après un long moment, le jeune garçon se dirige vers l'immeuble pour entrer. Eva Maria se lève. Ce n'est pas parce qu'on a l'air malheu-

N° d'édition : L.01ELJN000572.N001
Dépôt légal : septembre 2013